La Retraite DE RUSSIE.

Racontée par Joseph de Maistre

Lettres inédites au comte de Blacas.

Ces lettres—qui vont paraître à la librairie Plon avec une introduction et des notes et commentaires de M. Ernest Daudet — ont été écrites de 1808 à 1821. Joseph de Maistre était alors à Saint-Pétersbourg, comme ministre du Roi de Sardaigne, et le Comte de Blacas à Hartwell, en Angleterre, auprès de Louis XVIII. Ils s'étaient connus à Florence pendant l'Emigration, puis s'étaient retrouvés en Russie où Blacas, de 1801 à 1807, représenta le Roi de France en exil. Après que Blacas fut allé retrouver son maître, Joseph de Maistre correspondit avec lui.

Les lettres de Joseph de Maistre communiquées à un journal parisien par M. Ernest Daudet ont été écrites pendant la campagne de Russie en 1812. Elles sont véhémentes, toutes pleines de violence et de passion contre Napoléon et reflètent l'opinion russe pendant cette tragique expédition. Elles ajoutent, sous la forme épistolaire, un chapitre émouvant à l'histoire de ces temps agités.

Saint-Pétersbourg, 16-28 octobre 1812.

Mon cher comte, mon très cher comte, ou je me trompe infiniment, ou Buonaparte est perdu. La raison ne sert plus à rien. Sa Majesté la Providence impose silence à la logique humaine, et rien n'arrive que ce qui ne devait pas arriver. Si nous avions fait notre devoir sur le Niémen, que serait-il arrivé? On aurait fait la paix, car c'est ce que chacun voulait sans oser l'avouer, et chaque chose serait demeurée à sa place. Au lieu de cela, nous avons fait toutes les fautes qu'on peut commettre à la guerre. Les Français ont pénétré dans la Russie. Napoléon n'a pas douté de dicter la paix, appuyé de l'influence du chancelier dont il était sûr. Il s'est jeté dans Moscou, bien certain dans ses idées d'en sortir triomphant, un traité de paix à la main. Qu'est-il arrivé, monsieur le comte? L'armée russe a fait une retraite de 1,500 verstes, sans peur et sans reproche, bottant l'ennemi toutes les fois qu'elle se trouvait en contact avec lui, et reculant durant trois mois entiers sans éprouver un instant de découragement et sans qu'il eût été possible aux Français de pénétrer, de dissiper ou d'envelopper un seul de ces corps disséminés, suivant l'aveu exprès du ministère russe, sur un espace de 300 verstes. Napoléon a parlé de liberté, on s'est moqué de lui, et chaque paysan a mis de ses propres mains le feu à sa maison en la quittant avant l'arrivée des Français.

Après la sanglante bataille de Borodino (ou Mozaiska), il a volé sur Moscou dans l'espoir que les Russes, bien inférieurs en nombre, accepteraient une bataille pour sauver la capitale. Point du tout. Les Russes ont dit: "Entrez, mais point de paix. Il est entré, et il a incendié de sang-froid cette immense capitale. On lui a dit: "Brûlez, mais point de paix." Et cependant les recrues arrivaient de tous côtés, l'esprit public s'exaltait jusqu'à la fureur, et sa ligne de communication était menacée des deux côtés. Alors il a commencé à sentir qu'il s'était mis dans un sac et il a craint de le voir fermer sur lui. Il a envoyé des Russes, auxquels il a donné des passeports, pour venir à Saint-Pétersbourg prononcer certaines paroles qu'on n'a point voulu entendre. Il a hasardé alors une lettre de son auguste main à l'Empereur de Russie: point de réponse. La chose devenait sérieuse. Il a envoyé Lauriston au quartier général. Le maréchal le prince Koutousoff l'a reçu devant plusieurs officiers et nommément devant les Anglais qui sont là. Lauriston a parlé de paix et d'amnistie. Le prince lui a répondu que ces deux mots ne pouvaient être prononcés tant qu'il y aurait un Français sur les terres de l'Empereur alors, le "Missus Dominicus" a demandé si l'on pouvait au moins recevoir une lettre pour Sa Majesté Impériale.—"Je puis," a répondu le Maréchal, "la recevoir ouverte, mais, si le mot de paix s'y trouve, je ne puis la faire partir: ce sont mes instructions." Donc nul espoir de paix, et cependant l'hiver arrive, les provisions disparaissent, on mange les chevaux, les chats, les pauvres corneilles presque domestiques que vous n'avez sûrement pas oubliées. Les habits, les chaussures manquent: on lui enlève ses convois, on fait sauter ses poudres, on intercepte ses courriers, et nous lisons ici ses lettres originales à l'ami Savary, au Sénat et même à l'infortunée Marie-Louise. Dans cette situation déjà fort belle, il imagine d'envoyer le beau-frère Murat avec cinquante mille hommes se poster à cinq verstes des Russes, et il demeure, lui, à Moscou, (ceci est étrange) avec sa garde de vingt-huit mille hommes, laissant entre lui et Murat un espace de 60 verstes. Il est arrivé ce qui devait arriver. Le maréchal a su par une dépêche interceptée, que l'Empereur et Roi protecteur de la ligne du Rhin devait venir passer son armée en revue le 7 (19). Il a dit: "Donc je serai attaqué le 8." Il a devancé le Corse, et, pendant une habile manœuvre faite pendant la nuit, il est tombé sur Murat le 6 au matin, avec tant d'avantages qu'en moins de six heures, il a totalement battu et dissipé cette armée à 15 verstes d'un village nommé Tarasinack, gouvernement de Kalonga, à vos verstes environ de Moscou.

Je vous peindrais difficilement l'effet de cette affaire sur l'opinion. On s'embrasse dans la rue, on s'embrasse dans les salons, c'est une ivresse dont le Roi de France devrait être témoin. Chaque jour doit nous apporter des nouvelles intéressantes.

Saint-Pétersbourg, mercredi 13-25 novembre 1812.

Bonaparte n'a plus d'armée. Le maréchal prince Koutousoff, tout en le faisant harceler par un fort détachement de son armée et par les cosaques, l'a coupé sur la route d'Oscha et l'a forcé d'accepter, le 5 et le 6 de ce mois (6 18), deux combats, après lesquels tout est dit. 20.000 prisonniers et 200 canons sont le fruit de ces deux fabuleuses journées. Napoléon commandait le 5 et n'a rien oublié pour animer ses troupes. Il a passé, dit-on, la nuit du 5 au 6 au milieu d'un bataillon carré; mais depuis ce moment il a disparu. Des 20.000 prisonniers, 8.500 ont mis bas les armes. Le 6, on fait monter le nombre des morts à 40.000. Le reste de l'armée s'est éparpillé dans les bois, et ce qui échappera à la pique des Cosaques périra de faim et de froid. Napoléon s'est réservé sans doute les meilleurs chevaux et les hommes les mieux affidés, pour échapper à son sort. Tous les paysans sont en armes; il n'a plus de provisions, plus d'artillerie; les vainqueurs le talonnent, et il y a 12 degrés de froid. Où ira-t-il? où se cachera-t-il?

Saint-Pétersbourg, veille de Noël, à ce que disent les Russes, 1812.

Dieu s'en est mêlé, et rien ne nous empêche de nous écrier avec Bossuet: "Gloire du Seigneur, quel coup tu viens de frapper!" Je ne vois rien d'égal dans l'histoire. On remonte jusqu'à Cambyse, dans les sables de Lybie, pour trouver un pendant, mais sans y réussir. Napoléon a tenu sur la route trois conseils de guerre pour les contredire de front. Le second voulait qu'il n'entrât point à Moscou et qu'il marchât droit sur le maréchal Koutousoff à Kalonga. Pour qui connaît bien l'état des choses à cette époque, ce conseil fait encore dresser les cheveux: mais enfin il lui plut de n'en rien faire et de passer trente-huit jours à Moscou. Pendant cet inexplicable repos, le maréchal organisait son armée (presque dissoute), se procurait soixante mille hommes d'excellentes recrues, en mettait un pareil nombre en seconde ligne et se formait une ambulance de trente mille chevaux. De ce moment, l'équilibre se trouva rompu sans retour. Napoléon, à ce qui me semble, vit bien alors le précipice, et il attaqua huit fois de suite à Marieroslavetz pour tâcher de pénétrer dans les riches gouvernements de Kalonga et de Thoula; mais il ne put percer et il fut rejeté sur la grande route de Smolensk. Les deux fléaux réunis de la faim et du froid ont fait souffrir aux Français tout ce que la nature humaine peut souffrir.

Imaginez, mon cher comte, un désert de mille verstes, couvert de neige, sans aucune trace d'habitation humaine: voilà la scène. Là, l'humanité et la charité même sont impuissantes. Les Français ont cessé même d'être "sauvables," car, si on les réchauffe, ils meurent, et si on leur donne à manger, ils meurent encore. Un médecin français, fait lui-même prisonnier, a dit que ce qu'on pourrait faire de mieux serait de les fusiller. Nourris depuis si longtemps d'exécrables aliments, ils exhalent une telle odeur qu'on ne peut les approcher de dix pas et que deux ou trois de ces malheureux suffisent pour rendre une maison inabordable. La multitude des cadavres a donné de justes soucis au gouvernement, qui a pris le parti de les faire brûler, mais il faut des forêts pour cette opération, qui avance cependant. Je crains encore plus le contact des vivants. Déjà, de plusieurs côtés, se sont déclarées des maladies d'un genre très mauvais. Dieu veuille qu'au printemps nous échappions à quelque funeste épidémie. Voilà donc la fin de cette mémorable expédition qui devait river les fers de tous les esclaves, et leur donner pour collègues le reste des hommes libres du continent. En moins de trois mois, nous avons vu se compléter la perte d'un demi-million d'hommes, de quinze cents pièces d'artillerie, de sept à huit mille officiers et de trésors incalculables. Les Français ont perdu tout ce qu'ils avaient apporté et tout ce qu'ils voulaient emporter.

La loi invariable de la Révolution française s'accomplit toujours: "Les Français sont écrasés, mais la France est exaltée; du reste, ils font leurs affaires chez eux sans que les étrangers puissent s'en mêler". Si Napoléon doit être égorgé, il le sera par eux.

JOSEPH DE MAISTRE

LE LIEUTENANT

Dans l'armée française, la Légion Etrangère a joui de tout temps d'une réputation de bravoure incontestable.

N'allez pas demander à ces soldats une parfaite régularité de mœurs, voire une conduite comparable à celle de nos petits lignards. Mais si, en dehors du service, leurs officiers ferment volontiers les yeux sur leurs écarts, par contre, ils se montrent impitoyables pour la discipline. Sans une main de fer, impossible de maintenir de pareils hommes.

Employée dans nos colonies, la Légion Etrangère est de toutes les escarmouches et de tous les combats. On retrouve ses bataillons au Tonkin, dans le Sud Oranais, au Cambodge, et dans le golfe du Benin; partout, en un mot, où il y a des coups de fusil à échanger.

En Algérie, où elle a rendu d'immenses services, ses exploits sont demeurés légendaires, et, à l'appui de notre assertion, il suffira de raconter cet épisode de l'expédition de la Grande Kabylie, en juin 1857.

Après la guerre de Crimée, nous croyant épuisés et jugeant le moment venu de jeter les "Roumis" à la mer, pour la seconde fois, les Marabouts prêchèrent la guerre sainte. A leur parole enflammée, comme une traînée de poudre, les feux s'allumèrent sur les hautes cimes du Djurjurah!

Pour écraser l'insurrection d'un seul coup, le Gouverneur général de l'Algérie prit ses dispositions en conséquence. Le corps expéditionnaire, commandé par le maréchal Randon lui-même, comprenait trois divisions et deux colonnes d'observation, soit près de 35.000 hommes.

La seconde division, sous les ordres du général de Mac-Mahon, avait été renforcée sur sa demande d'un bataillon de la Légion Etrangère. Connaissant de longue date la bravoure de cette troupe, l'ayant surtout vue à l'œuvre trois années auparavant dans le massif montagneux qui sépare Dellys de Bougie, il savait quel parti on pouvait en tirer.

Mais, dans cette guerre atroce et sauvage, pleine de surprises et d'embûches, l'unité d'action s'imposait pour la réussite et le salut commun; aussi, une implacable discipline fut-elle exigée de la part de ces turbulents enfants perdus. Entre autres injonctions: défense, sous peine de mort, de se porter en avant et de prendre contact avec l'ennemi, sans l'ordre formel du Commandant en chef.

Au moment de la concentration de l'armée, à trois kilomètres environ de Tizi-Ouzou, au sommet d'une colline boisée, en avant d'un pittoresque village aux toits de briques rouges, l'ennemi avait construit une redoute et, de là, surveillait tous les mouvements des nôtres.

Tout en face, un peu en contre-bas, une section de compagnie du bataillon de la Légion Etrangère avait établi son campement. Hors de la portée des balles, elle n'en recevait pas moins chaque jour quelques coups de fusil de la part de ses dangereux voisins. Mais, fidèles à la consigne, avec néanmoins la rage dans le cœur, les Légionnaires ne ripostaient pas.

Enhardis par cette inaction, pour eux inexplicable, cédant d'ailleurs à leur humeur batailleuse, un beau matin une vingtaine de Kabyles, sortant de leurs retranchements, se déployèrent en tirailleurs aux flancs de la colline et poussèrent l'audace jusqu'à venir narguer nos soldats aux approches du camp.

Mordillant sa moustache, les veines du cou gonflées, l'œil injecté de sang, au seuil de sa tente, le lieutenant Ziegler ne les perdait pas de vue. Leurs provocations et leurs cris l'horripilaient, mais il avait su jusqu'alors se contenir quand une balle égarée vint frapper près de lui un de ses hommes. Oh! simple contusion à cette distance; cependant elle suffit à combler la mesure.

Ses dispositions furent vite arrêtées. Laissant la moitié de ses soldats à la garde du camp, prenant la tête de l'autre petite colonne, il donna le signal de l'attaque et s'élança résolument en avant.

S'aidant des plis du terrain raviné, mettant à profit ses crevasses, s'abritant derrière les roches et les troncs noueux des oliviers, sous un feu plongeant, en un instant les nôtres eurent couronné la hauteur. La porte du retranchement enfoncée à coups de hache, comme un torrent les Légionnaires se ruèrent dans le village, à l'assaut de chaque maison, semant partout la mort sur leur passage. Ah! ce fut une rude mêlée et, certes, héroïque des deux côtés.

Lorsque sur le blockhaus les trois couleurs françaises flottèrent au vent et que le clairon sonna la victoire, assis en rond, avec l'impassibilité caractéristique de leur race, une trentaine de Kabyles désarmés attendaient qu'il fût statué sur leur sort.

C'est alors qu'à l'entrée du village, au moment où l'on s'y attendait le moins, apparut Mac-Mahon.

Bon juge en matière de bravoure, il avait franchement admiré la furie de l'attaque, le sang-froid du Lieutenant, droit et insouciant sous une grêle de balles, et le bouillant courage de chacun de ses hommes.

Puis, quand les derniers coups de fusil eurent cessé de résonner, lançant son cheval au galop et suivi de son état-major, le Général gagna le village.

A la vue du divisionnaire, pareil à un éclair le sentiment de sa coupable infraction à la discipline traversa l'esprit du lieutenant Ziegler: néanmoins, très pâle, comme aussi sans faiblesse ni défaillance, il attendit au port d'armes l'arrivée de son chef.

—Votre épée, Lieutenant, dit MacMahon quand il fut à portée de la voix.

—La voici, mon général.

—Malheureux! quel exemple venez-vous de donner au reste de l'armée? ... Un officier de votre valeur, Ziegler!

—Je n'ai su me maîtriser, mon général.

—Mauvaise excuse, car votre imprudence pouvait compromettre la division. Du reste, vous relevez maintenant du conseil de guerre et ne m'appartenez plus.

Se tournant vers les soldats qui, consternés, gardaient le silence:

—Quant à vous, mes braves, qui avez obéi au commandement de votre Chef, sans avoir à le discuter, recevez toutes mes félicitations.... Votre Général est fier de vous et son cœur de Français a tressailli de joie en voyant l'entrain avec lequel vous avez délogé ces Kabyles. Ce brillant fait d'armes, tout à votre honneur, est d'un heureux augure pour le reste de la campagne. Lorsqu'elle sera finie, je me souviendrai de votre compagnie.

Traduit devant le conseil de guerre, le lieutenant Ziegler fut condamné à mort; mais ses juges, à l'unanimité, le recommandèrent à la clémence du maréchal Randon.

Huit jours se passent dans une cruelle incertitude quand, le matin du neuvième, le prisonnier est mandé devant le Commandant en chef.

Escorté de ses deux divisionnaires, les généraux Mac-Mahon et Renault, le maréchal Randon reçoit le condamné au seuil de sa tente.

—Reconnaissez-vous, Lieutenant, la justice de la sentence prononcée contre vous par le conseil de guerre?

—Parfaitement, monsieur le maréchal, répondit-il d'une voix ferme.

—Sans la discipline, Lieutenant, pas d'armée.

—Rien de plus vrai, monsieur le maréchal. Emporté par la fougue de mon tempérament, j'ai enfreint la consigne, et je vous en demande pardon ainsi qu'aux camarades. Pour racheter ma faute et servir d'exemple aux autres, je vous le jure, je saurai mourir en brave.

Il y eut un moment de pénible silence. A son tour, le général de Mac-Mahon prenait la parole:

—A ma recommandation et à celle de vos juges, monsieur le maréchal a bien voulu vous accorder la grâce de la vie, Lieutenant. Mais, dès aujourd'hui, vous rentrez dans le rang et vous servirez désormais comme simple soldat.

Très ému, une larme perlant au bord de sa paupière, incapable d'articuler un mot, le lieutenant Ziegler se contenta de saluer militairement.

—Rien ne vous empêche, Ziegler, de reconquérir vos premiers galons au cours de cette campagne, dit en souriant le maréchal Randon. J'aurai, du reste, l'œil sur vous.

—J'espère me montrer digne de votre haute bienveillance, monsieur le maréchal, et ce sera pour moi le meilleur moyen de vous remercier.

Quatre ans plus tard, le Lieutenant dégradé comptait à son actif plusieurs actions d'éclat, trois citations à l'ordre du jour de l'armée et recevait son brevet de capitaine.

PENSEES.

—Ce qu'il y a de plus enviable chez la jeunesse, c'est son ignorance des hommes.

—L'originalité remarque ce que le vulgaire ne fait que voir.

UNE PAGE DE "SOUVENIRS" DU Cardinal Mathieu

Le cardinal Mathieu qui vient de mourir, était en même temps qu'un prélat éminent, un écrivain fort spirituel. On le constatera une fois de plus par cette page que nous empruntons à l'article sensationnel qu'il publia dans la "Revue des Deux-Mondes," sous cette signature "Un Témoin," quelques mois après l'élévation de S. S. Pie X au trône pontifical. L'article avait trait aux dernières années de Léon XIII et faisait le récit du Conclave. Nous en détachons ces lignes curieuses:

Le pape Léon XIII avait conservé jusqu'à quatre-vingt-treize ans sa mémoire prodigieuse, son intelligence lucide, et une volonté de vivre qui soutenait son corps frêle et lui donnait une résistance extraordinaire. Il n'avait pourtant point paru prédestiné à un long pontificat et il était si faible, lors de son élection, que ses parents croyaient qu'il ne passerait pas l'année. On doutait qu'il fût capable d'affronter la longue et fatigante cérémonie du couronnement, on le soumit à une épreuve préparatoire pour se convaincre qu'il pouvait supporter les ornements pontificaux; et ses proches disaient: "Pourvu qu'il aille jusqu'à la Saint-Pierre et que nous ayons en famille la médaille qui rappellera notre honneur!"

Il célébra vingt-cinq fois la fête de Saint-Pierre, et la réclusion qu'il s'imposa fortifia sa santé, en dépit de tous les pronostics médicaux. Il commença pourtant par en souffrir terriblement. Une fois même, à ce que nous a raconté un de ses premiers secrétaires, il eut comme un accès de désespoir. D'un geste de colère il prit sur sa table papiers, plumes et livres, et jeta le tout contre le mur de son cabinet de travail, en s'écriant: "Quel malheur d'être ainsi enfermé, moi qui aimais tant le grand air et la vie active!" Cependant il lui arriva ce qui arrive à tous les prisonniers. Il s'habitua à la cellule qu'il ne quittait point, et que le monde entier vint bientôt remplir de gloire. Sa santé s'améliora, les années s'accumulèrent et la mort parut l'avoir oublié.

Quoiqu'il parlât de temps en temps du poids de la vieillesse et du peu de jours qui lui restaient, il semblait plutôt croire à la vie et tout résigné même à devenir centenaire.

Il avait la conscience d'être beaucoup plus jeune que son âge, et il entendit volontiers le roi d'Angleterre lui dire, en y mettant quelque flatterie, qu'il ne portait pas beaucoup plus de soixante ans. Par une coquetterie de grand homme, il n'entendait point apparaître à la postérité sous les traits de la décrépitude.

Notre illustre Benjamin Constant désirait beaucoup faire son portrait, et il obtint cette faveur après une petite négociation où la gloire de l'artiste plaida sa cause beaucoup mieux que le prélat qui s'en était chargé. Pendant une semaine, le peintre se rendit au Vatican de bonne heure, avant les audiences. Il plaça son modèle dans la bibliothèque qui fait suite aux appartements privés, auprès d'une fenêtre qui recevait le soleil du matin et le renvoyait sur le visage du Pape à travers une tenture qui le rajeunissait en l'éclairant en rose. Le Saint-Père se prêta à cet arrangement avec une docilité parfaite, mais à peine commençait-il à poser qu'il se mettait à parler en gesticulant, de sorte que le pauvre Benjamin, à la fois charmé et embarrassé, n'avançait guère. "Surtout, monsieur, ne me faites pas trop vieux, ne me donnez pas trop de rides!" C'était une recommandation qui revenait souvent. L'artiste s'en tira à force de dextérité professionnelle et, en fort peu de temps, réussit à composer la figure si vivante et si fine qui fut admirée à l'Exposition universelle, dans la section des Missions catholiques.

Après la figure, il fallait peindre les mains, la soutane blanche et le manteau rouge. Benjamin crut bien faire en demandant d'amener avec lui le cardinal Mathieu, dans l'espérance que le modèle, occupé par la conversation, remuerait moins. Ce fut bien pire qu'auparavant.—"Cardinal, j'ai reçu ces jours-ci un grand pèlerinage d'Autriche-Hongrie: de beaux noms, des familles illustres, Harrach Thurn et Taxis, Lowenstein! — Les Belges sont partis hier.— Cardinal, votre pays me donne bien des soucis." Et chaque parole était accompagnée d'un geste qui dérangeait les mains savamment disposées.

Il fallut renoncer à achever l'œuvre sur place, et Léon XIII consentit à prêter une soutane et un manteau, que le peintre emporta à Paris pour en revêtir un vieillard des hauteurs de Montmartre qui avait l'air vénérable et des mains pontificales.

Avant de partir pour la France, le tableau demeura plusieurs jours au Vatican, à la demande même du Pape qui voulait l'examiner à son aise et faire ses observations. Le résultat de l'examen fut une note qu'il dicta à Mgr Angeli, son secrétaire, et qui se résumait ainsi: "Sa Sainteté désirerait un peu moins de nez et un peu plus de cheveux, "un po' meno di naso e un po' più di capelli." Benjamin répondit par une promesse vague de déférer aux désirs qui lui étaient exprimés; mais il n'ajouta qu'une petite touffe de cheveux et résista absolument pour le nez. "Sa Sainteté, dit-il, en a au moins tout ce que je lui ai donné."

Quand le portrait revint à Rome après avoir figuré dans diverses expositions, le Pontife n'y regarda pas de trop près et se montra très satisfait. "C'est du Titien," dit-il. Ce fut une des dernières œuvres de Benjamin Constant et une de ses dernières joies d'artiste. En apprenant sa mort, le Saint-Père envoya immédiatement d'affectueuses condoléances à sa veuve et il dit: "C'était un grand peintre et un homme excellent."

Au commencement de l'année 1903, quelques Français estimèrent que la figure de Léon XIII pourrait tenter le pinceau d'autres maîtres de notre école, tels que Dagnan-Bouveret et Bonnat. Le premier s'effraya, dans sa modestie, de la difficulté de la tâche et le temps manqua pour négocier en faveur du second, qui vit cependant le Pape à une de ses dernières grandes audiences et entendit de sa bouche quelques paroles flatteuses.

—

C'était au moment où le congrès des Sciences historiques, celui de l'agriculture, et le centenaire de l'Académie installée à la Villa Médicis avaient attiré beaucoup de Français à Rome et où M. Chaumié découvrit la Ville Eternelle. Dans la chaleur communicative d'un banquet qu'on lui donna à la galerie Borghèse, il parla, sans y être obligé, de "Rome intangible." Il obtint un succès que sa naïveté n'attendait point et qui blessa le vieux Pontife. Toujours ingénu, M. Chaumié invita sans discernement au grand dîner de la Villa Médicis des ministres du roi, des diplomates accrédités auprès du Vatican, et divers personnages du monde blanc et du monde noir. Un de ces derniers ne voulut point accepter sans avoir pris ses sûretés, et il s'en alla demander conseil. La décision du Pape fut prompte et nette. "Questo Chaumié! Roma intangible... Chiede un permesso! Non permetto." Il donnait à ce "questo" une accentuation significative. Il avait une manière de dire: "questo Dou may! questo Combes!" qui valait un long discours et ne laissait aucun doute sur ses sentiments.

Il aimait à recevoir les hommes politiques français, qu'il laissait tous émerveillés de la hauteur de ses vues et de la sûreté de ses informations. "Vous avez été ministre de l'Intérieur, disait-il à M. Barthou. Est-ce que vous n'auriez pas pu faire des élections un peu meilleures, il y a quelques années?" Un obscur député de la gauche, brave homme, mais anticlérical et quelque peu franc-maçon, demanda une audience par pure curiosité et sans grand espoir de l'obtenir. Il fut agréablement surpris de recevoir une réponse favorable et fut admis après avoir fait sans difficulté les trois génuflexions réglementaires. Le Pape s'informa de sa famille: "Etes-vous venu seul à Rome, monsieur? — Non, Très Saint-Père, j'ai amené ma femme. — Et pourquoi n'est-elle pas venue avec vous? — Très-Saint-Père, elle n'a pas osé et elle n'avait pas le costume exigé. Elle m'attend en bas dans ma voiture. — Je veux la bénir; il faut qu'on aille la chercher." Le camérier fut sonné, il reçut les ordres en conséquence et la bonne dame tout émue de son bonheur inattendu, entra sans la robe noire et la mantille obligatoires. C'était une de ces familiarités à la Pie IX dont Léon XIII n'était pas coutumier. Le député en fut bouleversé. "Quel homme! quel homme! répétait-il. Il m'a dit qu'il n'était pas contre la République et qu'il fallait seulement l'améliorer! Il a voulu voir ma femme! Ah! Waldeck n'a qu'à se bien tenir: nous allons le f.... en bas!" Waldeck ne tomba point, mais le député était sincère.

Le dernier homme politique qu'il reçut fut M. Méline. Ce fut une faveur exceptionnelle. M. Méline avait dîné chez le roi à l'occasion du congrès d'agriculture, mais il se rendit du Quirinal au Vatican en passant par Naples, et Léon XIII ignora volontairement la première station du voyage. L'ancien ministre fut aussi frappé de l'intégrité de ses facultés intellectuelles qu'ému de sa bonté. Rien n'indiquait encore une fin prochaine et l'on attribuait au dernier survivant du Conclave qui l'avait élu le mot suivant: "Nous avions bien cru faire le Saint-Père, mais c'est vraiment le Père éternel que nous avons nommé".

Cardinal MATHIEU,
de l'Académie française.

Un permis de chasse.

On a annoncé l'autre jour que M. Roosevelt se préparait à chasser dans l'Afrique centrale. Mais il lui faudra demander la licence qui est nécessaire pour ses desseins.

Cette licence — qui ne se paie pas moins de cinquante livres sterling—est une manière de permis de chasse pour l'Afrique Centrale; elle ne donne qu'une autorisation limitée, et fixe le nombre de bêtes que le chasseur a le droit d'abattre—soixante, ainsi réparties: deux éléphants mâles, deux rhinocéros, dix hippopotames, vingt et une antilopes, deux buffles, deux sangliers, deux loups, dix chèvres-antines, deux singes, deux cigognes marabouts, deux autruches, deux aigrettes et un chimpanzé. Sur cette liste, les chimpanzés sont favorisés. Il est vrai, qu'en plus de ce massacre administrativement réglé, M. Roosevelt pourra faire à volonté carnage de lions, de léopards, voire de crocodiles. C'est une compensation consolante pour un friand du fusil.

M. Roosevelt contera les épisodes de ses chasses en des lettres qu'il adressera au "Outlook", grand périodique américain. A son retour aux Etats-Unis, il partagera avec le docteur Abott la rédaction politique du journal, où il collaborera dès le premier jour de sa retraite, ainsi qu'une chronique l'apprenait dernièrement à nos lecteurs. On dit que les appointements de M. Roosevelt seront de 125.000 francs.

Dirigeable Russe.

Le grand état major russe vient de clore les études auxquelles il se livrait sur les ballons dirigeables destinés à l'armée.

Après un voyage du général Palitzine, qui revient de France, où il a visité les ateliers aérostatiques de Moisson, le gouvernement russe, dit une dépêche de Saint-Pétersbourg, a décidé de demander à M. Lebaudy de construire de suite un premier dirigeable militaire.

Jusqu'à ce jour, M. Lebaudy a systématiquement décliné les propositions analogues venant de l'Allemagne ou de l'Angleterre; il se refusait à construire des dirigeables pour une puissance étrangère. Mais il estimera sans doute qu'à l'égard de la Russie, la "puissance amie et alliée", ses scrupules n'auraient plus de raison d'être, et tout porte à croire qu'il consentira à construire, pour l'armée russe, le dirigeable qu'on lui demande aujourd'hui.

Les nouvelles de Pékin sont contradictoires.

Tokio, 14 novembre, 6 heures du soir—On a reçu dans cette ville la nouvelle de la mort de l'empereur de Chine qui est en général acceptée comme véridique.

Le bruit court aussi que l'impératrice douairière est mourante et la situation créée en Chine par ce double événement est longuement discutée dans les cercles officiels japonais.

On ne croit pas cependant que la mort de l'empereur fasse naître des complications et il est probable que le gouvernement chinois poursuivra le programme de réformes, entrepris depuis quelques mois.

Les dépêches envoyées de Pékin sont des plus contradictoires et il est encore impossible de se faire une idée exacte de la situation.

Pékin, 14 novembre, 8 heures du soir—L'empereur de Chine est mort cet après midi, à cinq heures, dans la chambre mortuaire du palais, où il avait été transporté hier.

Londres, 14 novembre. — Le correspondant de l'Agence Reuter à Pekin, a envoyé cet après midi la dépêche suivante: "L'empereur de Chine est mort dans la nuit du 10 novembre."

Pekin, 14 nov., 5 heures du soir. —Le ministère des affaires étrangères chinois a confirmé aujourd'hui la gravité de la maladie de l'impératrice douairière.

Un rapport du palais, publié cet après midi à trois heures annonçait que l'empereur était au plus bas et que sa mort était attendue d'une minute à l'autre.

Londres, 14 novembre—M. Li Ching Fang, le ministre de Chine à Londres, a reçu ce matin une dépêche de Pékin annonçant qu'une légère amélioration s'était manifestée dans l'état de l'empereur dont on a annoncé hier prématurément la mort.

—o—

Les élections cubaines.

La Havane, 14 nov.—Les élections générales qui ont eu lieu aujourd'hui à Cuba se sont passées fort calmement et l'on ne signale aucun désordre important. Deux candidats présidentiels sont en présence, M. Jose Miguel Gomez et le général Mario Menocal.